

Le vent, l'agriculteur et le chasseur. Connaissances et maîtrise du vent en Pays d'Arles

Marie-France Gueusquin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/300>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2002

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Marie-France Gueusquin, « Le vent, l'agriculteur et le chasseur. Connaissances et maîtrise du vent en Pays d'Arles », *Ruralia* [En ligne], 10/11 | 2002, mis en ligne le 10 juillet 2006, consulté le 20 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/300>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Le vent, l'agriculteur et le chasseur. Connaissances et maîtrise du vent en Pays d'Arles

Marie-France Gueusquin

“ Le mistral, il faut être né avec pour l'aimer, nous on y est né alors on s'y est fait.
[...] Le mistral il nous donne des ailes ”.

- 1 Le cadre géographique des données analysées ici se situe au nord-ouest du département des Bouches-du-Rhône, au débouché de l'étroit couloir rhodanien d'où un vent froid venu d'entre nord et nord-ouest (le mistral) s'engouffre toute l'année et dont il s'échappe avec une violence extrême. Ce vent, dont la particularité est de s'exprimer par bourrasques, peut atteindre des vitesses s'élevant jusqu'à 230 kilomètres par heure, pointe relevée au sommet du mont Ventoux en 1941. La puissance du mistral avait déjà impressionné Strabon qui écrit à propos de la Crau que cette région “ est ravagée par le vent appelé *melamboreas*, vent impétueux et terrible qui déplace les rochers, précipite des hommes du haut de leurs chars, broie leurs membres et les dépouille de leurs vêtements et de leurs armes ”. Inévitablement je me suis trouvée prise dans le filet des humeurs frénétiques de ce vent. J'ai subi son ardeur, sa vivacité furieuse, mais tout comme Martin de La Soudière qui n'a jamais pu s'adapter à l'hiver des plateaux Lozériens, je n'ai jamais vraiment pu m'habituer à lui. Son caractère glacial, son action inexorablement desséchante ne convenaient pas à mon tempérament. La comparaison d'emblée s'imposait entre le mistral et le vent d'ouest, humide — localement perçu comme un vent mauvais, un vent “ mou ” porteur de pluie — que, pour ma part, je préfère car s'il active la circulation, rosit les joues, le mistral les décolore. Tout en m'affaiblissant le mistral m'engourdisait et confirmait mon statut d'étrangère : n'étant pas du pays, je ne pouvais donc pas le supporter. Néanmoins, l'avoir enduré, craint et observé un peu, (écouté la variation du chant des cigales, examiné la couleur du ciel, guetté sa chute ou au contraire l'avoir réclamé pour qu'il éloigne la pluie de la journée), tous ces actes composaient une attitude qui, malgré tout, m'installait sur un rang de familiarité avec les personnes que j'approchais. L'époque de faire courir la charrette ornée pour la Saint-Éloi approchait, nous étions en juillet, et le mistral ne cessait de vociférer. L'inquiétude, parmi les

protagonistes de la course, était à son comble. L'échafaudage arborescent tiendrait-il, les chevaux ne seraient-ils pas trop énervés, les feuilles d'ormeaux ne perdraient-elles pas leur belle couleur vernissée ? La charrette rituelle est en effet décorée de branches d'ormeaux coupées la veille de la fête. On fait bien sûr en sorte qu'elle soit à l'abri jusqu'au lendemain, mais le souffle trop véhément du mistral n'est pas propice au feuillage dont on la pare. L'ormeau a la réputation d'être fragile sous le vent qui en décolore les feuilles, lesquelles se rabougrissent et finissent par tomber. L'appréhension créait pour moi un lien dans le partage d'une passion commune de l'événement festif et de son bon déroulement.

- 2 Faire parler du vent ceux qui en font l'expérience est plus difficile que de décrypter les étapes préparatoires d'une cérémonie. Le vent, la pluie, la grêle sont des phénomènes inégalement tolérés. Dans notre pratique quotidienne, urbaine ou rurale, ils nous gênent ou au contraire peuvent nous aider. En tous les cas, ils alimentent l'univers collectif qui relève du monde sensible, des émotions. Ils peuvent aussi, selon les catégories professionnelles qu'ils touchent devenir plus précis dans l'usage que l'on fait d'eux. C'est la voie que j'ai choisie, celle tracée par Martin de La Soudière¹ dans sa belle ouverture du numéro d'*Études rurales* consacré à la météorologie, qui plaide pour une reconnaissance de cet objet dans les sciences sociales alors que, dit-il, " d'autres champs de recherche – directement issus des modes de vie et dont la formulation s'inspire du sens commun – ont récemment été mis à l'honneur chez les historiens, anthropologues et sociologues : l'alimentation, le goût, la couleur, les odeurs, ou encore le risque (côté peur et côté hasard), la météo n'a pas bénéficié de cette bonne fortune... ". Les propos, dans leur ensemble, sont décourageants parce qu'ils rendent compte du peu d'intérêt ethnographique porté à l'étude du climat. Et Martin de La Soudière de lancer le projet d'une " ethnométéorologie " et de se demander si la raison de cette lacune " ne viendrait pas de ce que le temps qu'il fait n'est, socialement, ni appropriable, ni domesticable ". La publication est malgré tout stimulante par ses incitations répétées vis-à-vis d'un objet nouveau trop souvent cantonné dans le folklore populaire.

Une terre, un climat, des cultures

- 3 En basse Provence, le mistral est l'élément météorologique dominant. Il est présent toute l'année, en toutes les saisons. Il peut souffler trois semaines d'affilée, et n'a pas d'heure pour surgir. Il se forme toujours en matinée pour atteindre son maximum aux alentours de midi et tomber en fin de journée, il se rétablit la nuit, mais avec moins d'intensité. De tous temps, les hommes de cette contrée s'en sont préservés. Protection des cultures par l'implantation de barrières de cyprès renforcées d'une garniture de cannes de roseaux, protection de la maison rurale traditionnelle par son orientation nord-sud, légèrement infléchie vers l'est, de manière à abriter la façade orientée au midi des rafales glacées. On supprime souvent toute ouverture face au vent, ce qui implique qu'aucune fenêtre ne donne au nord. Portes et fenêtres sont ainsi situées au midi, sur la principale façade, la seule qui soit crépie, les autres laissant apparaître la pierre².
- 4 La région est, depuis le XIX^e siècle, un secteur agricole renommé pour ses produits maraîchers et fruitiers qui fournissent les grands marchés d'intérêt national limitrophes, ceux de Châteaurenard et de Cavaillon. Les meilleures terres se situent toutes au nord de l'arrondissement d'Arles. Enclavées entre le Rhône et la Durance, elles bénéficient du sol alluvionnaire de la plaine. Banalement plat, mais non sans charme, ce paysage est bordé

au sud-est par le relief découpé des Alpilles et, au sud-ouest, par la ligne plus arrondie des collines de la Montagnette. Empruntant la route qui conduit de Saint-Rémy aux Baux, on aboutit au versant sud de la chaîne des Alpilles et à la brusque sauvagerie de son site recouvert de roches blanches aux crêtes tourmentées que seuls n'adouçissent quelques buissons épars. L'aridité du lieu doit beaucoup à la prépondérance du mistral desséchant, qui sait si bien se faufiler dans les trouées. Les eaux de pluie ne sont pas absorbées par le sol, seules quelques dépressions parviennent à les maintenir, rendant possible la culture de l'olivier. Dans sa partie agreste, l'endroit est activement parcouru par les chasseurs et les cueilleurs de champignons et d'herbes aromatiques.

- 5 Les terres fertiles sont, elles aussi, soumises à des conditions climatiques difficiles, partagées entre un froid rigoureux l'hiver, et une chaleur implacable l'été. Mais parmi les saisons, seul l'hiver demeure ancré dans la mémoire agricole, sous la forme de souvenirs négatifs, car il est associé à des récoltes perdues. Nul ici, parmi les plus anciens habitants, n'a oublié l'hiver de 1929 et l'intensité des rafales du mistral qui se déchaîna durant une quinzaine de jours. Si celui de 1940 fut moins sévère, en revanche, l'importante quantité de neige qui tomba, conjuguée à la vivacité du vent, provoqua des congères d'une telle hauteur qu'il était difficile de sortir des maisons. Quant à l'hiver de 1956, qui ne s'en souvient pas ? Avec une température qui, sous la pression du mistral, atteignit - 20°C, les oliviers, sous l'emprise du gel, noircirent et se brisèrent. Plus près de nous, l'hiver de 1985 provoqua une fois encore d'importants dégâts, les 15°C en dessous de zéro qui sévirent cette année là détruisirent énormément de récoltes. Si le souvenir de fortes pluies d'orages avec grêle est présent dans les esprits, tous mes interlocuteurs sont unanimes à déclarer que seul " le grand froid sec " est ce qui les dérange réellement dans leurs pratiques agricoles : l'association " mistral et gel c'est ce qui fait le plus de dommages ". L'un des agréables souvenirs qui m'a été rapporté est celui de la neige. Elle tombait si rarement qu'on en prenait quelques clichés ; glissés dans l'album de famille, ils servaient de repères chronologiques. La neige est aussi liée à l'enfance. Elle rappelle un temps joyeux fait de jeux et de taquineries mais aussi de solidarité partagés. Souvenir féminin, la pratique " des petits cailloux " est significative d'une entraide enfantine et maternelle³, il m'a été confié par trois sœurs, exploitantes agricoles d'une soixantaine d'années. Il s'agit d'une forme de chaîne de réchauffement mutuel : " avec le froid c'était dur pour aller à l'école oh ! la ! la ! ça pinçait les doigts, alors on mettait des petits cailloux bien chauds dans nos poches et en cours de route, quand on s'arrêtait prendre une copine, on lui donnait les nôtres devenus froids contre les siens qui étaient chauds, et ainsi de suite pour les suivantes, on avait quatre kilomètres à faire pour aller à l'école et ces petits galets ronds, ils gardaient bien la chaleur, on les mettait au four avant d'aller se coucher ".
- 6 Entre les deux massifs que sont les Alpilles et la Montagnette, barre de collines longeant le Rhône, s'inscrivent les terres généreuses de Châteaurenard, Rognonas, Graveson, Maillane, où se côtoient essentiellement arboriculture fruitière et maraîchage, mais aussi, aujourd'hui beaucoup de friches. Dans cette zone toujours intensément agricole, en tenant compte des évolutions actuelles, j'ai cherché à comprendre les rapports que les hommes entretiennent avec le climat — principalement le vent — au travers de deux pratiques distinctes, l'agriculture, activité de production, et la chasse, activité tournée vers le loisir. Parmi les éléments atmosphériques qui marquent le plus la région, le mistral tient une place prépondérante, parce qu'omniprésent d'un terme à l'autre de l'année. Il représente une sorte de compagnon dont on craint les actes dévastateurs, mais

auquel on est très attaché. Bienfaisant ou malveillant, le mistral est au centre de la vie collective locale. Éprouvé par tous, il crée le lien qui permet d'identifier les principales lignes fortes réglant les savoir empiriques accordés à la réalité agricole actuelle. Comment l'agriculteur et le chasseur d'aujourd'hui perçoivent-ils et intègrent-ils ce vent dans leurs activités respectives ? Existe-t-il des règles qui mettent au jour les façons différentes de composer avec lui, en tant que partenaire inévitable, fantasque, imprévisible ? Dans quelle mesure le mistral est-il envisagé comme complice ou ennemi suivant le type d'agriculture pratiquée, de plein champ ou sous serres ? Pour tenter de répondre à ces questions, j'ai procédé dans l'année 2000 à de classiques enquêtes de terrain auprès des habitants de villages aux prises, comme tant d'autres, avec les récentes mutations qui touchent le monde agricole. Graveson, Maillane, Rognonas sont les bourgades que j'ai fréquentées assidûment, d'abord attentive au déroulement de manifestations festives très populaires dans le milieu rural, telles les " charrettes de la Saint-Éloi ", symboles d'un groupe professionnel certes affaibli, mais qui, par le soutien qu'elles reçoivent des populations locales, sont devenues les étendards de communautés dont elles affichent l'existence '.

- 7 Dans un pays, à la fois avide et parfois dérangé par le vent — le mistral est un vent de vie : " il pollinise nos cultures " —, une fête singulière lui est étroitement associée. Par le choix des acteurs principaux, leurs parures et leur rôle dans le déroulement — et compte tenu de sa date de célébration —, elle fait partie du cycle des rites fertilisateurs de l'été. Il s'agit d'une fête organisée en l'honneur de saint Éloi, protecteur des chevaux et des cultivateurs en basse Provence, qui trouve son origine dans un rite corporatif remontant à la fin du XVIII^e siècle : la course d'une charrette ornée de branches vertes. Le principe de la fête, dans sa partie la plus hardie, consiste à lancer à vive allure, au travers les ruelles étroites d'un village, une charrette recouverte de branches vertes et d'épis de céréales, conduite par une vingtaine de robustes chevaux échauffés par les cris de meneurs intrépides. Les cinq ou six premières bêtes du cortège ont la tête recouverte d'un singulier échafaudage de cuir finement ouvragé, composé d'un collier rehaussé de miroirs, de grelots et de plumes aux couleurs vives qui font penser à de grands oiseaux amarrés sur le point de s'envoler. L'épreuve rituelle des chevaux attelés en flèche, leurs sabots frappant vigoureusement le sol des rues du village — autrefois, l'équipage mieux accordé au terroir en foulait plus tranquillement les chemins vicinaux — est un acte positif censé stimuler, pour l'année suivante, le processus de mûrissement des végétaux et répondre au désir de profusion des récoltes. Filant à grand train, les coursiers de la Saint-Éloi éveillent chez le spectateur ébloui une image quasi onirique d'une formation où s'entrechoquent étincelles et tintements. L'affinité entre le cheval bondissant et la terre qu'il féconde est l'objet d'une croyance commune à un grand nombre de peuples. Il était d'usage en Allemagne, au moment des moissons, que le plus jeune cheval d'un village soit l'objet de maints égards de la part des habitants pour lesquels son existence garantissait le renouveau végétal. C'est bien connu, les chevaux sont fils des vents. On associe souvent les chevaux aux vents en raison de leur galop alerte et léger. Pline décrit le cas des juments que l'on tourne du côté du vent d'ouest, le zéphyr, afin que fécondées par son souffle, elles mettent bas les plus aériens des chevaux'. L'affiliation des chevaux au vent se retrouve encore dans l'ancienne métaphore des paysans des environs de Stuttgart — rapportée par James Frazer — qui, lorsqu'ils voyaient le blé s'incliner sous les oscillations du vent disaient " Voilà le cheval qui court " '.

- 8 Le paysage de ce secteur est désormais sérieusement altéré par l'extension des friches qui le recouvrent tandis que beaucoup d'exploitations agricoles cessent leurs activités⁷. Mais, nombre d'agriculteurs résistent, la situation les contraignant à une gestion nouvelle. Le tourisme, qui connaît dans la région un développement notable, conduit certains exploitants à se convertir dans ce secteur, notamment en louant durant la période d'été, une partie de leurs bâtiments, préalablement aménagés, pour l'estivant de passage ou pour des séjours de plus longue durée. D'autres, plus jeunes, plus novateurs, se décident – appuyés sur d'importants emprunts – à arracher les arbres fruitiers plantés par leurs pères dans les années soixante afin d'installer des serres censées être plus productives. Cependant, tous ne viennent pas à bout de leur projet, les échecs ne sont pas rares. Autour de Châteaurenard, secteur traditionnellement tourné sur le maraîchage de plein champ, la culture sous serres est en progression : elle représente aujourd'hui 320 hectares soit 12 % du territoire, mais l'arboriculture fruitière est encore dominante avec 1 000 hectares, soit 37 % du pays. À Rognonas, en revanche, la culture sous serres représente 90 % du territoire cultivé.
- 9 Le rapport aux conditions météorologiques varie, selon que l'on pratique l'arboriculture ou la culture sous serres. Dans le premier cas, il s'agit d'une culture de plein air faisant usage de méthodes d'exploitation modernisées, où l'observation atmosphérique, accomplie en espace ouvert, conserve une place dans l'organisation du travail. Cela semble être moins le fait des serristes, avec lesquels on touche à des savoir-faire plus spécialisés, à des gestions informatiques. Pour eux, bien que les incidences climatiques conservent leur importance, du fait qu'elles sont éprouvées en espaces clos, entraînent des règles de conduite distinctes. Les discours réunis dans cette première approche ont été recueillis auprès des anciens⁸ – serristes et arboriculteurs confondus. Tous perçoivent *le vent*, terme générique signifiant le mistral, sous un angle affectif. Ils en font un complice, mais aussi un “ maître ”, un personnage autoritaire dont on endure les caprices et les outrages, car “ on est du pays ”.
- 10 Longtemps, la région s'est singularisée par la culture traditionnelle de vignes, de céréales, d'oliviers. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, d'autres productions surviennent, telles celles des artichauts, de la luzerne, des graines, mais surtout du ver à soie dont l'introduction provoqua une prolifération de mûriers dans la campagne. Chaque grenier familial était aménagé pour l'élevage de ces animaux. Les ateliers de dévidage et les filatures proliférèrent jusqu'au début du XIX^e siècle, époque de crise pour la sériciculture rapidement remplacée par la culture de la garance et de la cardère⁹. L'ouverture du canal “ Courtet ” dit des “ Alpines ” en 1858, en offrant aux parcelles une irrigation continue, transforme les cultures et le paysage. Les terroirs se compartimentent en une multitude de lopins parcourus par un réseau complexe de canaux secondaires (*fioles*) protégés des méfaits du vent par des haies de cyprès brise-vent, des écrans de saules et de roseaux. La région s'apprête à vivre sa première mutation, la culture horticole, qui prend un essor considérable à partir de 1872, année de l'ouverture de la ligne de chemin de fer PLM à laquelle se raccrocheront plusieurs voies secondaires, accentuant les échanges commerciaux. À cette époque se multiplient les entreprises de négoce liées à la création et à l'extension des marchés aux légumes locaux comme celui de Châteaurenard, qui voit le jour en 1867, et celui de Rognonas, actif dès 1887. La viticulture connut aussi une certaine ampleur, mais, au siècle suivant, vers les années soixante, elle sera éliminée au profit de l'arboriculture fruitière. Cette dernière toujours dominante, risque à terme d'être supplantée par les serres.

Vents, prévisions et présages

- 11 À l'exception du mistral qui souffle en permanence toute l'année, les cinq vents principaux qui parcourent la région se répartissent selon les saisons. Le mistral, dans la terminologie locale, est *le vent*, mais aussi le " maître ", *lou mistrau*. L'hiver, il porte le nom favorable de *manjo-fango* ou " mange-boue ", alors que l'été où il est moins apprécié, il est le " vent des poires ", celui qui les fait tomber. Le second vent dominant est un vent d'ouest qui agit surtout au printemps, quelquefois en automne, *lou narbounès* ou " narbonnais ". Vent de traverse, il est particulièrement déprécié localement car annonciateur de gelées et de pluie. En troisième position s'inscrit un vent du sud-ouest en provenance de la Méditerranée. Cette petite brise marine, rafraîchissante, parce qu'elle apparaît l'été en milieu d'après-midi, est féminine dans ses désignations, on l'appelle vent " des dames ", " des demoiselles " ou encore " des libellules ". Il est également moins apprécié lorsqu'il souffle en hiver car il apporte la pluie : il se masculinise alors pour devenir le *largade*, ou le vent " large ". Le levant, orienté sud-est, fait lui aussi partie des vents mal considérés. Vent d'automne, chargé de pluie, il n'existe aucun abri pour le contrarier, à l'inverse du mistral : " quand il souffle, l'autre, c'est terrible, un vrai désastre, c'est qu'on n'a rien pour s'en protéger ". La tramontane est le dernier des cinq. Orienté plein nord, c'est un vent très froid venu des Alpes que l'on ressent surtout l'hiver. Peu craint, on en est protégé par les abris mis en place contre le mistral.
- 12 Autrefois, pour prévoir le temps, on faisait confiance à l'expérience personnelle et aux savoir transmis par les anciens, mais aussi à " des gens ", des hommes " qui savaient ", sortes d'augures qui maîtrisaient bien la connaissance des phénomènes de la nature. Ils répondaient aux préoccupations de leurs visiteurs et, confirmant ou contestant les signes observés, ils exerçaient une autorité comparable à celle des présentateurs du bulletin météo diffusé par la télévision régionale aujourd'hui.
- 13 Les vents qui vont survenir sont repérés par le regard et par l'écoute. La forme des nuages, la couleur du ciel, l'apparence du soleil, autant de signes qui apportent les informations nécessaires à la préparation des cultures. " Plus les nuages sont striés ou pointus, plus le vent va arriver, ça veut dire qu'en altitude on a des courants nord, en revanche, quand vous voyez des nuages assez bas et qu'il fait un peu de vent, vous pouvez dire qu'il va souffler à arracher la queue des ânes ; les nuages, pour nous, c'est l'indice majeur, le meilleur guide, surtout bien regarder les nuages, s'ils montent, descendent, traversent... parce que la pluie arrive toujours quand le vent a tourné, tout de suite on la sent ". " Quand on attend la pluie, on regarde comment le soleil se couche et si c'est un jeudi et qu'un nuage se met devant, on passera pas la semaine sans une goutte, et c'est vrai que deux jours après il pleut ". Le rouge du ciel observé selon le moment de la journée annonce la pluie ou le vent : " le soir, quand vous voyez le soleil qui se couche rouge, vous pouvez être sûr que le lendemain il y aura du mistral, mais si c'est rouge le matin, la pluie va arriver ". Les vents déclenchent aussi des bruits spécifiques selon leur direction : " si vous êtes observateur, vous pouvez savoir, à l'écoute du bruit du vent, si c'est le vent du midi ou le mistral qui se fait entendre, les bruits ne sont pas les mêmes, le vent du midi picote sur la tonnelle, le mistral, lui, cliquette sur les tuiles comme sur les mâts des bateaux, c'est comme sur les oliviers, il fait le même bruit que les vagues ". L'observation de l'arrivée du mistral tel jour de la semaine et sa durée permettait de régler le commencement des travaux. " Les anciens disaient que le vent du vendredi ça

de dure guère plus qu'un pain tendre, ça voulait dire que le soir il était déjà parti, et que ça n'était pas un bon jour pour planter ". Cette constatation est toujours valable aujourd'hui, puisque l'agriculteur qui doit semer l'hiver son blé fait très attention aux gelées blanches du matin sur ses champs car, rendant la terre humide, elles empêchent d'emblaver : or l'arrivée d'un bon coup de mistral comme assécheur est dans ce cas très attendue. Les croyances populaires locales appliquent, comme il est d'usage en beaucoup d'endroits, pour d'autres séries météorologiques, la règle des trois, six et neuf jours pour fixer la durée du mistral à laquelle s'ajoute une règle relative au septième jour de la semaine que confirme le dicton " mistral du samedi ne va jamais jusqu'au lundi " (adage constaté par mon interlocuteur qui affirme que huit fois sur dix le vent s'arrête le dimanche soir). Quant à la période fatidique des quarante jours, comme en d'autres régions, elle s'inscrit dans la perception climatique locale. Il est ici reconnu que le vent des Rameaux et celui du vendredi saint " portent quarantaine ", de même, dit-on, que " le mistral des Rameaux ira jusqu'à la Saint-Michel ", le 29 septembre.

- 14 On comprend un tel intérêt pour le vent chez les agriculteurs locaux quand on pense à l'humidité de certaines terres, comme par exemple à Graveson dans le quartier des *meuilles* (mares en provençal), ou dans celui des *palunettes* à Rognonas, réputées " mauvaises " parce que marécageuses ". Longtemps champs et prairies de ces secteurs étaient, l'hiver, gonflés d'eau, " et quand au printemps ça séchait on avait une odeur de pourri qui envahissait tout le coin, alors là un bon coup de mistral et ça disparaissait ". Peu à peu des digues, des remblais se sont élevés ; mais il faut attendre les années cinquante pour être relativement tranquille avec, en 1954 à Rognonas, la construction d'une station de pompage au bord de la Durance ". C'est la raison pour laquelle, à Graveson, lorsqu'une longue période de pluie s'annonçait, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, on ne tardait pas à invoquer saint Aureille en transportant son buste à travers champs afin qu'il chasse les nuages et libère le soleil. En contrepartie, saint Anthime, patron du village, était imploré en cas de sécheresse persistante sous la forme d'une procession qui se rendait jusqu'à l'abbaye de Saint-Michel-de-Frigolet. Et si au retour la pluie faisait toujours défaut, le buste du saint, selon un procédé de magie homéopathique général en Provence, était plongé trois fois dans l'eau du fossé des Lonnes ". En revanche, lorsqu'elle s'abattait en trop grande quantité, les Maillanais — voisins limitrophes — accusaient les Gravesonnais de les inonder " .
- 15 Protection naturelle apportée par l'homme, on l'a vu, les haies de cyprès ont été plantées au XIX^e siècle dans le but de protéger les parcelles maraîchères des méfaits du mistral de façon à créer un topo-climat indispensable à la production des légumes primeurs. Ces cyprès, qui constituent aujourd'hui avec les oliviers l'image emblématique du paysage provençal, sont, pour des raisons de rentabilité, arrachés en partie par les serristes. Les cultures maraîchères ont provoqué un grand morcellement de la propriété dans cette région. Si une même terre fournissait deux récoltes par an, un ménage ne pouvait cultiver plus de deux hectares de légumes avec quelques prairies. Cette cause qui rendait le morcellement supportable et durable se superposait à celle du partage entre héritiers qui donnait à chacun le droit " d'arrosage ". Selon Clément, serriste, " les cyprès, maintenant on les arrache à cause du regroupement des terres et de cette grosse productivité ; ça a levé toute la surface des terres qu'on abritait avec les cyprès [...] donc en agrandissant on les a supprimés, mais il en restera toujours parce que, même avec les serres, il vaut mieux en avoir quelques uns à la tête pour couper le vent, c'est obligatoire, une nécessité [...], mais si il n'y avait pas le vent il y a longtemps qu'ils auraient tous disparus, eh oui ! on

aurait mis une serre de plus à leur place ». Avec les serres, l'agriculteur est un peu plus tranquille, ses plants sont à l'abri des attaques du mistral. Les cyprès s'alignent face au nord des parcelles pour la protection des fruitiers exposés nord-sud. On comprend pourquoi tous les moyens de défense sont mobilisés contre le mistral, mais on appréhende les vents d'est autant que ceux du sud contre lesquels n'existe aucune protection.

- 16 Dans l'arboriculture fruitière, les haies de cyprès conservent leur rôle positif de brise-vent. Nécessitant un entretien régulier, on les taille du côté des cultures de façon à ne pas gêner la croissance de celles-ci et pour que, sur l'autre face, ils épaississent afin de faire abri. Marie-Louise, qui exploite dix hectares de fruitiers avec son neveu, est catégorique : « nous on les garde nos cyprès, parfois on est bien obligé d'en faire sauter quelques uns pour arranger une terre, mais on les garde, c'est une assurance contre le vent parce que quand il souffle on est content d'être dans les cyprès sinon les récoltes seraient abîmées et plus commercialisables ». L'ambivalence du mistral est soulignée par les tenants de l'arboriculture fruitière pour qui son efficacité varie selon les saisons. Recherché l'hiver, il est considéré, parmi les autres vents locaux, comme le favori car « il assèche le sol, évite les gelées et surtout on s'en protège mieux ». En été, inversement, associé à la chaleur, il est nuisible aux fruits dont il accélère la maturité ; on l'appelle d'ailleurs « le vent des poires ». De même que pour les pêches, on souligne qu'elles « deviennent molles, tournent et tombent ». Contre le gel, les serristes ont recours à la protection thermique. L'hiver peut être rude et malgré les avantages procurés par les serres — plus grande facilité du travail, productivité plus forte — les exploitants sont encore soumis au temps qu'il va faire. « La météo est importante pour nous, surtout l'hiver, parce que nous devons chauffer nos tunnels, et si la météo de Carpentras dit "attention dans la nuit il va faire jusqu'à -6°C", on doit aller vérifier si le thermomètre fonctionne bien, si le chauffage ne manque pas de fioule, quitte à se relever la nuit pour voir si tout va bien ». En certains endroits, on pratique l'aspersion par l'extérieur, acte délicat qui ne peut être accompli qu'avec d'innombrables précautions, car une baisse soudaine des températures contrecarre l'effet escompté. Propulsée pour empêcher la formation du gel, un froid trop vif transforme l'eau en glace pouvant aller jusqu'à écraser les serres. Il existe aujourd'hui trois types de serres : les abris dits « tunnels » sont fabriqués avec du plastique que l'on change tous les quatre ans, ce sont les plus simples et les moins onéreux, chauffés, ils permettent les cultures précoces ; les abris non chauffés sont, eux, consacrés aux cultures biologiques ; enfin, les « chapelles » dont les charpentes sont en verre ou en plastique, mais aux parois toujours rigides (chauffées celles-ci sont aussi vouées au maraîchage) sont plus vastes, mais très sensibles à la grêle. On comprend que les dégâts dans une serre provoqués par une météo peu clémente soient si graves qu'ils incitent les arboriculteurs à la prudence envers une méthode, certes plus rentable, mais où les pertes, en cas de catastrophe sont doubles, puisque matériel et récoltes sont ensemble détruits. « Nous, on n'a pas de serres et nous n'en voulons pas ; c'est vrai qu'avec un tel dispositif ça rend plus vite, mais c'est engager beaucoup d'argent, sans compter l'entretien et la main d'œuvre, et si vous manquez une récolte vous ne gagnez plus rien avec le risque d'arrêter l'exploitation ». Pour les arboriculteurs, le gel représente aussi un risque important, « deux ou trois gelées ça suffit pour ramasser la récolte ; l'abricot, quand il se sauve de la peau, il est tendre et une gelée blanche dessus il est fini ». Localement, on distingue deux sortes de gelées, la « noire » et la « blanche ». Il est unanimement reconnu que le mistral empêche la gelée de se former : « fréquemment, vers quatre heures de l'après-midi, on

sent qu'il va faire froid, et d'un coup le mistral se lève, aussitôt ça stoppe le processus, c'est pourquoi souvent on entend dire, heureusement qu'il y a le mistral, ça a sauvé la terre [...] regardez ce matin il faisait -1°C-2°C, et bien, si il avait fait un peu d'air, ça aurait pas gelé". Lorsque la rosée commence à geler (la gelée blanche), les agriculteurs savent que la terre, détrempée, ne pourra être travaillée, mais qu'il se mette à geler fort, -15°C par exemple, avec du mistral et c'est la gelée noire, rare, mais " la plus terrible pour nous parce qu'elle pénètre profondément partout ", ce qui fut le cas en février 1956 où, en une seule nuit, toutes les récoltes furent perdues. Comme les serristes, les arboriculteurs arrivent à se prémunir du gel avec l'aspersion et avec la technique plus classique du " brûlot ", deux méthodes qui s'appliquent surtout aux abricotiers dont on sait qu'ils sont peu résistants au froid. Le principe de l'aspersion consiste à propulser de l'eau sur les fruits déjà formés au moment où la température commence à descendre, de façon à les enfermer dans une coque de glace protectrice, " ensuite ça peut descendre jusqu'à -8°C, en principe ça bouge plus, le fruit est à l'abri dans la glace, mais le plus difficile c'est de brancher les asperseurs au bon moment ". Quant à l'usage des brûleurs à essence il est encore assez répandu. Un brûleur est installé au pied de chaque arbre, la chaleur diffusée tout au long de la nuit évite au gel d'atteindre les fruits.

- 17 On aime aussi se rappeler le souvenir du temps qu'il a fait. Jour après jour, plusieurs serristes ont pris l'habitude de tenir le registre de leurs récoltes ". De façon très consciencieuse, sont consignés tous les événements météorologiques qui les ont accablés ou réjouis, des perturbations aux embellies, leurs conséquences sur la maturation des plantes aussi bien que sur le matériel. À la fois journal intime et livre de comptes, ces carnets permettent encore de repérer sur une année les anomalies climatiques et d'ajuster les prix aux fluctuations de la production, voire d'augurer, à partir des incidents enregistrés, ce que sera la récolte prochaine.

La chasse et les jeux du vent

- 18 Si le vent, bien qu'ambivalent, est d'ordinaire cause de dégradations, de pertes chez les agriculteurs qui, par tous les moyens s'évertuent à s'en prémunir, au contraire, dans les pratiques liées à la chasse, le vent s'offre à l'homme, non plus comme un ennemi, mais comme un partenaire, un allié. Les propos recueillis dans le milieu des chasseurs de la région établissent d'emblée une frontière entre ce que l'on peut appeler une conception " traditionnelle " de la chasse et celle, plus contemporaine, de l'exercice sportif tel qu'on peut aujourd'hui l'observer en fin de semaine. Cette séparation se manifeste dans la disparition de l'apprentissage et de la transmission d'une pratique chez le garçonnet d'autrefois tout imprégné d'une ruralité ambiante ".
- 19 Il est aujourd'hui avéré que " les enfants de nos jours ne vont plus à la chasse avec leur père, et comme les paysans sont de moins en moins nombreux ou qu'ils ont d'autres distractions, c'est plus pareil, maintenant, le gars de dix-huit ans il apprend à chasser dans les livres et son permis obtenu, il part tirer les animaux qu'on lâche sans faire attention à ce qui se passe autour de lui ". Autrefois, dès l'âge de sept ans, comme me l'a raconté Pierre ", le gamin qu'il était, l'école finie, s'empressait de rejoindre son père, son grand-père ou son oncle à l'affût dans les champs : " mon grand-père maternel, dit-il, m'a tout appris. La découverte de la chasse, de la nature, la connaissance des plantes, des animaux, avec lui, il y avait toujours quelque chose à apprendre. C'était un contact direct avec la nature, on était tout le temps dehors, hiver comme été. Grâce à lui, j'ai eu une

enfance vraiment heureuse malgré le décès de mon père ». En leur compagnie, au cours de « la promenade », l'enfant se faisait un honneur, dans un premier temps de porter leur carnier, puis apprenait à reconnaître les traces des animaux, leurs cris, mais aussi, en regardant se placer les hommes, à découvrir les rudiments du tir à la carabine. Plus tard, vers l'âge de dix ans, il commençait à tirer les grives avec un petit fusil, de même qu'il apprenait à préparer les pièges et à les « caler » (placer) aux bons endroits. L'enfant acquérait ainsi une solide formation technique doublée d'un précieux apprentissage du milieu naturel. Initié très jeune, le chasseur devenu adulte conservera un goût pour les phénomènes de la nature : observer le comportement des animaux, écouter les bruits du vent, suivre dans le calme l'alternance de la lumière et de l'ombre dont résulte souvent une succession de sons variés. Il n'y a pas si longtemps, dit-il encore, « on chassait toujours avec le temps ». Par cette formule il semble rapprocher en une seule entité un temps climatique et un temps chronologique. Et, comme il se plaît à le répéter, « avoir le temps », chasser quand « c'était le temps », sont pour lui des expressions qui, non seulement annoncent des conditions atmosphériques propices, mais évoquent aussi la mise à profit d'un moment creux dans le travail des journées d'hiver. Le regret des anciens porte justement sur la servitude du dimanche comme seul jour adopté pour chasser : « maintenant on ne chasse plus que le dimanche, par n'importe quel temps, ils se moquent bien du temps qu'il fait, ils ne veulent pas savoir [...], à partir du moment où c'est dimanche ils y vont, même s'il fait un temps à ne pas chasser ». Autrefois, dans ces villages où l'agriculture était l'activité dominante, l'hiver était une période creuse, les travaux, moins prenants, autorisaient certaines échappées dans la campagne alentour pour retrouver son poste à grives, ou lever une couvée de perdreaux dans la Montagnette : « ils y allaient tôt en attendant que la gelée se lève pour revenir couper les choux fleurs et les salades en début d'après-midi ».

- 20 On le sait, le Provençal a le goût des oiseaux, et la grive fait partie du gibier le plus estimé. Elle arrive dans la région aux environs du 10 octobre. Les grives sont, avec le gibier d'eau — la Camargue n'est pas loin — des animaux très réceptifs aux aléas du vent, de ce vent qui détermine en partie les vols des oiseaux migrateurs ; de même que le froid : « un bon coup de vent de nord-est on le souhaite, ça fait descendre les canards ». La grive se chasse l'hiver, en solitaire ou à deux, selon trois méthodes : « à la haie », « à la passée du soir » et « au poste ». Seuls les deux premiers procédés accordent au mistral un rôle favorable. La chasse dite « à la haie » consiste, le matin, pour les deux protagonistes, à se tenir de chaque côté d'une bordure de champ tout en déambulant du même pas, le plus feutré possible, de façon à pouvoir surprendre l'oiseau au moment de son envol. Considérée comme difficile, cette chasse, qui s'adresse à de bons tireurs, nécessite le mistral dès lors qu'il atténue le bruit d'approche des deux hommes. Pour la « passée du soir », une chasse en solitaire qui prend place environ une heure avant le coucher du soleil, au moment où l'oiseau s'apprête à trouver un abri pour la nuit, quelques bons coups de vent contribuent à le faire « monter » moins rapidement et d'être ainsi mieux à la portée du chasseur. L'expression « monter avec le vent » signifie voler face au vent et s'adresse tant aux grives qu'aux canards, en fait à tous les migrateurs. La chasse dite « au poste » est la plus pratiquée dans la région ». C'est une chasse ancienne, traditionnelle en Provence, qui implique l'emploi de petites cages de bois (une douzaine environ par chasseur) que chacun transporte « selon sa propre manière ». Chaque cage contient une grive vivante destinée à servir d'appelant. L'ensemble des cages et des appelants constituent une « batterie », et pour le chasseur avoir « une bonne batterie » c'est

posséder un nombre suffisant d'appelants. Chacun part le matin, sans chiens, "à la pointe du jour", muni de ses cages, rejoint son poste de tir, choisissant de préférence un temps calme, plutôt nuageux, avec un peu de gelée blanche. Le choix du lieu pour la réussite de la chasse au poste est décisif. Le premier critère avancé est, d'une façon générale, la direction et la force du vent en début de saison, puisque chacun sait que le vent influence les principaux passages de migration. On comprendra combien il est souhaitable de posséder un poste situé au carrefour de ces grandes trajectoires. La deuxième condition est de disposer d'un endroit réunissant suffisamment d'arbres pour constituer ce que l'on appelle une "cabane"²¹. Il est possible d'avoir plusieurs "cabanes". En toutes saisons, le chasseur prend soin de sa "cabane", il taille les arbres et les arbustes à une certaine hauteur, aménage les lieux de pause. Puis, il installe ses appelants en cercle autour des arbres en fonction de la direction du vent, quitte à les changer de place si le vent a tourné dans la nuit. Mais certains chasseurs, propriétaires de terrains adaptés, possèdent plusieurs postes : "il y a des coins meilleurs que d'autres, moi par exemple, j'en ai un vers la Durance et un aux *palunettes* qui est bien abrité ; les vents ne sont jamais bons pour la chasse "au poste", on s'en accommode, mais ce n'est pas un bon jour de chasse, les oiseaux ne se posent pas aussi tranquillement et les appelants ne chantent pas".

- 21 Autrefois, les appelants, ces leurres vivants, étaient capturés au moyen de grands filets de plusieurs mètres de long appliqués face aux arbres, que l'on battait vigoureusement à l'aide de cannes de roseaux ; apeurés, les oiseaux se précipitaient dans le piège. Cette technique porte le nom de "fanfare" à cause du tohu-bohu provoqué. Apparentée au braconnage, elle est interdite depuis les années soixante-dix. Les anciens qui faisaient le filet ont d'ailleurs disparu : "en l'espace d'une dizaine d'années les choses se sont perdues, plus personne n'est là pour montrer et comme c'est interdit...". La glu²² remplace désormais le filet pour prendre les appelants, mais n'est autorisée que sur une courte période de deux heures par jour. "C'est pas compliqué, c'est un système qui s'organise avec des baguettes de bois recouvertes de glu, les *gluaux*, que l'on installe en équilibre sur une branche pour que, au moment où l'oiseau va se poser, clac ! il se colle. Après, avec de la cendre, on lui frotte les plumes pour le nettoyer, on ne tue jamais l'oiseau pris de cette façon, gardé vivant il nous servira d'appelant". Les jours de grand vent sont considérés comme néfastes. Les *gluaux*, secoués tombent au sol, empêchant les grives de venir s'y coller. Un autre moyen d'appâter les grives consiste à utiliser des simulacres en matière plastique achetés dans le commerce. De la même façon que pour les appelants, le chasseur fixe le simulacre "bec au vent". Cette orientation est celle adoptée par tous les oiseaux qui n'aiment pas avoir leurs plumes retroussées. Cette manière de faire évite à l'oiseau convoité d'être sur ses gardes : "on les installe le plus haut possible dans les arbres, qu'ils soient bien face au vent, qu'ils dominent l'endroit où les grives se poseront". L'"appel" est ici strictement visuel, la grive, rassurée, croyant reconnaître un de ses congénères au repos, s'apprête à venir le rejoindre. L'utilisation d'un instrument (sifflet) capable d'imiter le chant des oiseaux pour mieux les attirer ne semble pas avoir cours dans la région, comme il est d'usage dans le Var ou le Vaucluse.
- 22 Venons en maintenant à un autre type de chasse où le rôle du vent est non moins primordial : "la chasse au marais", dite encore "chasse à l'eau" ou "chasse à la botte". Elle a lieu essentiellement en Camargue, et parfois le long des petits canaux ou des *roubines*, plus larges, qui sillonnent le territoire. "L'arrivée du mistral est un moment propice pour la chasse à l'eau parce que le gibier se déplace tout le temps, il est perturbé,

il ne peut pas voler comme il veut, le remous est trop fort sur les étangs, alors il part se remiser (se reposer) pour reprendre des forces à l'abri dans les bosquets ou les champs, et, au lieu de partir à quatre-vingts ou cent mètres de hauteur, il n'est plus qu'à vingt ou vingt-cinq mètres, il est donc plus facile à tirer ". La " chasse à l'eau " est une chasse à l'affût qui s'effectue en toute immobilité, les pieds dans l'eau, le soir ou le matin. Le canard, comme la grive, présente la particularité de voler toujours " sous le vent ", c'est-à-dire que, faisant face au vent il vole à basse altitude, ce qui le rend plus proche du fusil. Cette chasse, qu'on appelle aussi " chasse à la passée ", se pratique le matin très tôt ou le soir. On dit " la passée du matin " et " la passée du soir ", ce qui signifie que le chasseur, posté avant le lever ou le coucher du soleil, tire au passage les oiseaux se déplaçant d'un lieu à un autre, les mouvements étant motivés par la recherche d'aliments et d'abris. Le mistral est notamment très apprécié le soir, lorsque le gibier doit quitter ses refuges diurnes pour venir grappiller sa nourriture dans les étangs, de même que le matin lorsque, débusqué par les fortes rafales, l'oiseau s'envole retrouver ses roseaux et ses fourrés. Entre ces deux moments cruciaux, le chasseur ne reste pas inactif. Il part avec son chien " chasser à la botte " dans les canaux : " on a de l'eau jusqu'aux genoux, mais on se promène tranquillement, on voit les chiens qui glissent entre les roseaux à la recherche des petits oiseaux d'eau, c'est comme un repos ". Le chasseur goûte assez bien cette flânerie libérée des tensions de l'affût durant lequel il piétine des heures, le corps enveloppé du froid humide de l'étang, à guetter un éventuel essor d'oiseau. Dans la nomenclature locale, mistral, tramontane et levant sont, pour le chasseur, des aides efficaces dans sa traque au gibier d'eau. Malheureusement, avec celui qu'on appelle le " narbonnais " l'approche est différente. Ce mal-aimé, en provenance du sud-ouest, dont les traces nuisibles marquent les gens et les cultures, atteignent aussi le gibier à plumes, " c'est un vent de traverse, c'est pas un vrai vent, et les oiseaux ils le sentent, ils s'en méfient, ils s'en cachent ".

- 23 Le chasseur qui, au petit jour, décide d'aller poursuivre les lapins dans la Montagnette est très heureux de pouvoir le faire en compagnie d'un léger mistral ou d'une tramontane modérée, ces deux grands nettoyeurs de nuées, qui savent si bien déloger les rongeurs de leurs terriers. " Dès qu'il sort, le lapin, il fait un trou au milieu de la touffe d'herbe pour laisser pénétrer le soleil, puis il vient se gîter dessus et profiter de la chaleur, mais, pour nous chasseurs, il ne faut surtout pas que le mistral souffle trop fort, sinon on n'entend rien ". Dans ce type de chasse, l'approche du gibier est, on le sait, fonction du chien dont on dispose. Avec les chiens dits " courants ", on a affaire pour le chasseur à une " chasse d'oreille ", c'est-à-dire qu'il doit être très attentif à ne faire aucun bruit, à ne pas crier après son chien, il doit simplement le regarder, " aux gestes il comprend, c'est lui qui guide ". Le chien, museau collé au sol, file la trace du gibier dans les fourrés, on dit " qu'il chasse aux pieds ". Le rôle d'un chien courant consiste à déceler la trace d'un animal et à le poursuivre en *courant* jusqu'à épuisement. En revanche, la possession d'un chien " d'arrêt " implique une petite brise, " ce sont des chiens qui chassent à l'air, au vent ". Leur spécificité est, dès qu'ils ont pris connaissance de l'endroit où se cache le gibier, au lieu de bondir comme un chien " courant ", de se figer instantanément jusqu'à l'arrivée du chasseur. Si, avec les chiens " courants ", le gibier est forcé, harcelé, avec un chien " d'arrêt " il est pris contre le vent, face au vent qui rabat son odeur.
- 24 " Le chasseur qui braconne un peu, c'est pas continu, c'est selon la saison, c'est l'occasion " aime-t-on déclarer, cependant, bien décidé à mettre toutes les chances de son côté, celui qui part chasser " à la bande ", choisit de préférence une nuit sans lune où le

mistral est exceptionnellement fougueux. Il se munit d'une lampe de poche — “ avant ils y allaient sans lumière, ils connaissaient bien les chemins ” — et d'une carabine à air comprimé — “ c'est plus silencieux ” —, s'achemine vers les rangées de cyprès qui ont sa préférence afin d'en dénicher les oiseaux, grives, bruants, becs fins, grassets et autres gros becs. La véhémence du vent incite l'oiseau à chercher refuge en fin de journée dans les cyprès bien serrés dont la végétation est la plus dense, l'abri idéal étant pour lui celui qui est orienté le plus possible au sud. La méthode est cependant en voie de disparition. L'absence de jeunes à qui transmettre l'ordre des opérations, la maîtrise des paysages nocturnes, les passages risqués et surtout la connaissance du milieu naturel local pour repérer les cyprès les plus efficaces, — “ les allées de cyprès, c'est comme tout, il y en a de bonnes et des moins bonnes, les bonnes on se les garde, chacun a ses quartiers, ses coins ” — sont les causes principales du dépérissement d'une pratique ancienne. À cela s'ajoute l'effet des modes d'exploitation du sol qui, en se modifiant, perturbent l'approche. Nombre de cyprès, on l'a vu, par souci de rentabilité sont abattus, éloignant les oiseaux.

* * *

- 25 Comparé à l'agriculteur, le chasseur est donc tout aussi attentif au vent²⁵. Par sa présence ou son absence, le vent lui apportera le plaisir d'une sortie dans la campagne, en solitaire ou en groupe, ou au contraire le retiendra chez lui pour des tâches plus laborieuses. Tributaire, comme le paysan, du climat et en particulier du vent, le chasseur, en revanche, en est moins strictement dépendant, puisque si la journée n'est pas jugée favorable aujourd'hui pour chasser, demain le sera peut-être.
- 26 Lorsque le mistral fait rage il affecte tout le monde, arboriculteurs, serristes, chasseurs. Si aucune prière, aucun moyen apotropaique n'est possible pour en venir à bout, chacun tente selon ses propres méthodes de composer avec sa fougue. Selon que l'on pratique une agriculture conforme aux principes habituels du plein air, on reste sensible à l'observation empirique des signes et fidèle aux rideaux de cyprès ; à l'inverse, la culture en espace clos rejette la “ scrutation ” directe jugée aléatoire ; en pointe, elle adhère pleinement à l'objectivité de la science météorologique. Les effets de la modernisation agricole sur le paysage sont visibles. Le pays, taché des vastes étendues blanchâtres des serres, est dépossédé des noires coulées de cyprès — aubaine des chasseurs d'oiseaux — amoncellement d'arbres détruits, pourrissant en vrac, comme si l'innovation technique allait effacer toutes les conséquences du vent sur les installations ? En revanche, il est un point commun aux deux acteurs en ce qui concerne la perception du vent, de ce vent qu'on ne voit pas, mais que toujours on entend : le repérage de son orientation aux bruits qu'il émet. Il y a chez les paysans de la région un indéniable plaisir à l'écoute musicale du vent que certains décrivent, on l'a vu plus haut, à l'aide de belles métaphores marines. N'oublions pas aussi que le mistral est un vent aux effets soporifiques sur place reconnus et qu'il ne provoque aucun mauvais rêve.
- 27 Pour le chasseur les choses sont différentes. Libre, il peut négocier avec le temps, jouer avec le vent. De façon subtile, le nez dans la bonne direction, il va tourner ses appeaux dans le sens qui convient, il se rend à la bonne “ cabane ”. La chasse est pour lui un jeu dans lequel il s'amuse à ruser en compagnie de ses chiens et sait composer avec les aléas atmosphériques, privilège de l'indépendance d'où sont exclus tous soucis de rendement.

- 28 Soumission, liberté, de toute façon le vent crée un lien chez les natifs. Par ses bienfaits ou ses travers, l'attention qu'il provoque leur offre un point d'ancrage. Partagé par l'ensemble de la population, il instaure une différence entre l'autochtone et l'étranger : " je le déteste, ça me réveille les rhumatismes, mais c'est sûrement parce que je suis Ardéchoise " ; " mon épouse, qui est originaire de Suisse, dit un homme, est toujours de mauvaise humeur avec le mistral, elle court après la poussière " ; d'autres personnes ont observé que nombre de résidents issus de régions diverses ne restent jamais longtemps dans la contrée, " ils achètent des maisons ici pour se retirer, mais puisqu'ils ne peuvent pas supporter ce climat venté, ils revendent ". À la différence, par exemple, de la fête traditionnelle souvent assimilatrice comme je me suis attachée à le montrer dans mes travaux en Provence, le vent, par son impétuosité pénétrante, suscite une sorte de frontière et confirme chez les gens du cru le sentiment identitaire.

NOTES

1. Martin de LA SOUDIÈRE, " Revisiter la météo ", dans *Études rurales*, n° 118-119, 1990.
2. Henri RAULIN, *Architecture rurale, Provence, Côte d'Azur*, Paris, Éditions Christine Bonneton, 1996, 155 p. ; Aubert de LA RUË, *L'homme et le vent*, Paris, Éditions Gallimard, 1940, 316 p.
3. Au sein de la famille, seule la mère avait la responsabilité de cette tâche.
4. À propos de cette fête : Marie-France GUEUSQUIN, *La Provence arlésienne. Traditions et avatars*, Arles, Actes Sud, 2000, 173 p.
5. PLINE, *Histoire naturelle*, VIII, 166. Dans la mythologie grecque, Zéphyr s'est accouplé aux Harpyes. De cette union naquirent quatre chevaux aussi véloces que le vent : Xanthos et Balios (les coursiers d'Achille), Phlogéos et Harpagos (ceux des Dioscures).
6. James FRAZER, *Le cycle du Rameau d'or. Esprits des blés et des bois et Balder le magnifique*, Paris, Paul Geuthner, 1931 et 1935. Pour évoquer les ondulations bruyantes et laiteuses des vagues, on parle en France, de " moutons ", alors qu'en Angleterre on emploie l'expression de *white horses*, " chevaux blancs ". Selon Homère, les poulains de Borée cabriolent au-dessus des herbes des champs sans les fléchir, comme ils le font avec grâce sur la crête des vagues. Voir : Jean-Loïc LE QUELLEC, *Par vents et par mots. Un dictionnaire des vents*, Beauvoir-sur-Mer, Éditions de l'Étrave, 2001, 350 p.
7. Sur le territoire de Châteaurenard on note, par exemple, que sur 250 exploitants à plein temps, 34 ont moins de 35 ans, 116 ont de 35 à 55 ans, et 100 ont plus de 55 ans (source, mairie de Châteaurenard).
8. J'appelle " anciens " les agriculteurs à la retraite qui ont transmis l'exploitation à leur fils. Loin d'avoir abandonné le métier, ils continuent d'accomplir une part d'activité. Confrontée à celle des jeunes, leur perception du mistral est certes plus affective, plus empirique, il n'empêche que dans la pratique technique leur approche est, au même titre que la génération postérieure, moderne. Une comparaison est en cours d'analyse.
9. Nom courant du chardon à foulon. Sa culture à Rognonas, en 1822, occupait une surface de 87 hectares. La tête de ce chardon avait l'avantage de posséder des pointes dures mais

souples, recourbées vers le bas lui permettant d'être utilisée comme peigne dans l'industrie textile.

10. La formation du sol de ce territoire inclus dans la plaine fertile d'Arles est le résultat des crues qui se multiplièrent au cours de l'histoire entre le Rhône et la Durance, provoquant par endroits des zones marécageuses. Afin de souligner le caractère fertile de son environnement, les Grecs donnaient à Arles le nom de *theliné* (mamelles) ; avec les Celtes elle est rebaptisée en fonction de sa topographie, elle devient *Ar-laith*, (lieu de marais ou terre humide). Jean-Max TIXIER, *Arles, son histoire, ses monuments*, Avignon, Aubanel, 1978, 174 p.

11. Le 5 janvier 1994, le débit de la Durance atteint 500 m³ par seconde, allant jusqu'à 1 400 m³ par seconde le 6 janvier, en fin d'après-midi. Si Rognonas fut épargné, il n'en a pas été de même de la Camargue qui eut 18 000 hectares inondés et 3 700 personnes évacuées.

12. Frédéric Mistral, dans ses *Mémoires* rapporte le fait suivant : “ quand la pluie était en retard, les pénitents de Graveson, en ânonnant leurs litanies et suivis d'un flot de gens [...] apportaient saint Anthime — un buste aux yeux proéminents, mitré, barbu, haut en couleurs — à l'église de Saint-Michel, et là, dans le bosquet [...] pour attendre la pluie, on chopinait dévotement avec le vin de Frigolet ; et, le croiriez-vous bien ? Plus d'une fois l'averse inondait le retour... mais gare ! Si saint Anthime, malgré les litanies et les libations pieuses, n'avait pu faire naître de nuages [...] pour le punir [...] on le plongeait, par trois fois dans le Fossé des Lonnes ”. Frédéric MISTRAL, *Mémoires et récits*, Raphèle-les-Arles, Marcel Petit, 1980, 367 p.

13. L'usage de la baignade rituelle accomplie pour obtenir la pluie ou des enfants, est répandu en Provence. Voir à ce sujet : Paul SAINTYVES, “ De l'immersion des idoles antiques aux baignades des statues saintes dans le christianisme ”, dans *Revue d'histoire des religions*, CVIII, 1933 ; Fernand BENOIT, “ Le pèlerinage de Saint-Gens (Vaucluse) ”, dans *Revue de folklore français et de folklore colonial*, n° 1, janvier-février 1934.

14. La gelée que fait naître le mistral est rare. On la dit “ noire ” parce que très préjudiciable aux cultures, elle ne se forme pas sur de la rosée. Le froid sec est si intense qu'il attaque les végétaux profondément entraînant leur destruction. Selon les météorologues, les *gelées noires* dites encore *gelée d'avertion* sont des gelées de plein vent qui ont lieu l'hiver ; les *gelées blanches* ou *gelées de rayonnement* sévissent plus souvent au printemps et en automne, elles sont appelées ainsi à cause de la formation du givre sur les plantes. Ce sont des gelées qui se distinguent par une quasi absence de vent. Voir : *Dictionnaire encyclopédique d'agrométéorologie*, Paris, Météo-Inra, 1990, 323 p.

15. Aucun agriculteur n'a souhaité me laisser lire ses carnets. On me les a montrés, commentés, mais jamais confiés. Dans ce livre de raison, les informations contenues dépassent les strictes indications météorologiques, certaines touchant à la sphère privée. Sur les représentations des cycles du temps avec les saisons, voir : Geneviève DELBOS, “ Les paludiers de Guérande et la météo ”, dans *Ethnologie française*, tome XII, n° 3, 1982 ; Thomas SCHIPPERS, *Temps vécus et temps perçus au fil des saisons en Provence intérieure*, Paris, Éditions du CNRS, 1986, 264 p., et la chronique ethno-météorologique de Martin de La Soudière : Martin de LA SOUDIÈRE, *Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo*, Paris, Grasset, 1999, 379 p. Voir encore le joli texte que Martin de La Soudière a écrit sur “ Victor ” et son journal du temps qu'il fait : Martin de LA SOUDIÈRE, “ Les mots de Victor ”, Atelier de littérature orale, dans *La Grande oreille*, n° 7, automne 2000.

16. Lire à ce sujet le passionnant article de Daniel Fabre : Daniel FABRE, “ La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage ”, dans *L'Homme*, n° 99, juillet-septembre 1986.
17. J'ai eu la chance de rencontrer un homme exceptionnel. Pierre, âgé d'une quarantaine d'années, a été pour moi, tout au long de ses années passées dans la région, un guide précieux. Chasseur, il possède une sensibilité frémissante à l'endroit de la nature. S'exprimant avec naturel et émotion, il m'a captivée pendant des heures, entre autres, autour du bruit des oiseaux la nuit, “ de l'oiseau, dit-il, qu'on entend et qu'on ne voit pas, mais qui est là caché dans les roseaux [...] ; c'est bien de savoir ce que font les oiseaux la nuit ” ; il aime aussi longuement parler des couleurs de la nuit, si différentes au cours des heures, et encore des lueurs de la lune et des étoiles : “ et là, vous n'avez pas assez de tous les yeux pour voir ”.
18. On compte quatre espèces de grives : la draine, la plus grosse (130 à 140 grammes), la litorne (*tia-tia* dans la région, 108 gr.), la musicienne (*quine*, 90 gr.) et la mauvis (90 gr.), la plus petite, mais aussi la plus appréciée localement. Pierre-Louis DUCHARTRE, *Dictionnaire de la chasse*, Paris, Éditions du Chêne, 1973. Pour plus de détails sur les pratiques traditionnelles de la chasse en Provence, se reporter à : J.B. SAMAT, *Chasses en Provence*, Marseille, Éditions Flammarion, 1896, 86 p.
19. Pour une description précise de cette chasse ancienne, voir : Jean-Claude CHANTELAT, *Nos chasses traditionnelles. Vivre et chasser au pays*. Paris, Solar, 1985, 190 p.
20. On appelle “ cabane ” un espace formé d'un groupe d'arbres taillés de façon particulière, de telle manière que chacun compose un support de verdure enchevêtrée dans lequel aucun oiseau ne puisse pénétrer ; n'offrant surtout aucune branche dénudée où ils puissent se poser en dehors des baguettes engluées. Au centre de la “ cabane ” est installé l'abri du chasseur.
21. La glu est une substance collante qui adhère aux plumes et aux pattes des oiseaux. Elle se composait autrefois des écorces de houx et de gui. Depuis le début du siècle, la glu est un mélange d'huile de lin et de résine que l'on fait bouillir longuement. On étale la glu sur des baguettes appelées *gluaux* que l'on dispose aux endroits adaptés pour recevoir des oiseaux. L'origine, ou au moins la pratique, gréco-romaine de ce procédé de capture du gibier à plumes est attestée dans beaucoup d'ouvrages, notamment dans : PLUTARQUE, *Vies parallèles*, édition de J. Alexis Pierron, Paris, G. Flammarion, 1995, p. 243.
22. Par comparaison, notons les travaux que Jean-Pierre Destand a entrepris autour du mistral marin sur la côte languedocienne. Un article est à paraître prochainement dans les Actes du colloque du Comité des travaux historiques et scientifiques “ Les Sud ” qui s'est tenu à Toulouse le 10 avril 2001.

RÉSUMÉS

En basse-Provence, le vent, le mistral, est l'élément dominant. Par ses actions, bienfaites ou malfaites, il est au centre de la vie collective locale : il forme un lien indéfectible dans le co-partage des épreuves ou de l'abondance. L'étude, qui se situe dans une zone historiquement de forte implantation agricole oppose, dans leurs rapports aux éléments météorologiques, des

pratiques distinctes propres aux activités agricoles et à la chasse. Dans la région se côtoient l'arboriculture fruitière, en espace ouvert, et la culture maraîchère majoritairement effectuée sous-serre. Ces deux pratiques culturelles s'opposent : l'une est plus traditionnelle et l'autre, moderniste. Chez les arboriculteurs, de même que chez les chasseurs qui opèrent eux-aussi en plein air, les discours sont liés à une observation naturelle des phénomènes météorologiques, en continuation avec le savoir des anciens. En revanche, pour les "serristes", agriculteurs des temps nouveaux, l'approche empirique n'a plus cours, le temps est désormais questionné à l'aune des données scientifiques diffusées par les centres de météorologie. Pour les arboriculteurs le vent est ambivalent : positif l'hiver de par son rôle d'assécheur, positif ou négatif au printemps selon qu'il contrarie ou encourage les gelées, et défavorablement perçu en été, un souffle trop vif faisant tomber les fruits avant la récolte. Pour les "serristes", le vent se réduit à un facteur contrôlable, de température. Le chasseur, quant à lui, n'est pas esclave du vent. Dégagé des contraintes de la productivité, il peut choisir les moments météorologiques qui lui conviennent. Dans sa quête animalière, le vent, avec lequel il est en perpétuelle négociation, n'est pas un obstacle, mais l'élément d'un jeu.

Marie-France GUEUSQUIN, The wind, the farmer and the hunter. Wind lore and mastery in Pays d'Arles

In the basse-Provence region, the wind, the "Mistral" especially, is a major environmental factor. By its beneficial or harmful influence it holds a central position in local life. It creates a firm tie between people in the times of ordeals or plenty. A study has been conducted in an area where for a long time agriculture has been predominant. This study brings in contrast practices related to meteorological conditions specific to different types of agriculture and to hunting activities. In this area two cultures coexist: open air fruit growing and truck farming, mostly run in greenhouses. These two modes of farming are in contrast. One is rather traditional, while the other one is modernistic. Fruit farmers as well as hunters operating both in the open air refer in their discourse to practical observations of meteorological phenomena, in keeping with the lore inherited from the elders. On the other hand for greenhouse farmers the empirical approach is outdated. Today weather forecasts are based on scientific data broadcasted by meteorological stations. For fruit farmers wind has an ambivalent value. In winter time wind is positively assessed owing to its drying action. In the spring it rates either negative or positive according to whether it favours frost or protects against it. It is unfavourably perceived in summer because too strong a wind makes the fruits fall before harvest. For the greenhouse truck farmers the wind is but a factor under control, namely temperature. The hunter for his part is not enslaved by the wind. Freed from the constraints of productiveness he may choose his most convenient weather conditions. In his hunt for game the wind is not an impediment but rather an element with which he plays and constantly negotiates.

INDEX

Index chronologique : XXe siècle

Index géographique : Provence-Alpes-Côte-d'Azur